

LAURIANE, LA FILLE DE CHRISTIAN FATTON, ULTRAMARATHONIEN

«JE VOIS ÇA COMME UNE DROGUE, MAIS C'EST AUSSI SA RAISON DE VIVRE»

«Je vois ça comme une drogue. Mais je vois également ça comme sa raison de vivre.»

Depuis ses plus jeunes années, Lauriane Fattton, âgée

aujourd'hui de 26 ans, constate l'esprit de compétition permanent qui anime son père Christian, l'ultra marathonien de Noiraigue.

Ce dernier vient d'ailleurs de publier un livre, «Courir à perdre la raison», où il n'hésite pas lui-même à parler de bigorexie pour qualifier son addiction à la course à pied. «Tant qu'il peut courir, il est bien», remarque sa fille.

A 59 ans, malgré toutes ses blessures et son état de santé, le coureur du Val-de-Travers n'a pas fait une croix sur la compéti-

tion: «Si les cannes étaient acceptées en course, il irait courir avec», note Lauriane. «La douleur physique ne le freine pas et pourtant, elle est toujours davantage présente.»

Des lames à la place des jambes

Depuis des années, Christian Fattton a des problèmes physiques: «Il n'a pas du tout le corps adapté pour la course à pied», indique sa fille. «Il ne se déplace pas de manière fluide. Il a des bras et des abdominaux très musclés, contrairement à beaucoup de coureurs, car il a tellement mal aux jambes qu'il se pousse avec les bras. Depuis toute petite, je m'attends à ce qu'il doive arrêter de courir, car



«Depuis toute petite, je m'attends à ce qu'il doive arrêter de courir.

Je suis encore étonnée qu'il y arrive toujours.»

LAURIANE FATTTON
A PROPOS DE SON PÈRE CHRISTIAN

mon entourage me l'a sans cesse répété. Je suis encore étonnée qu'il y arrive toujours. Une fois, il m'a dit qu'il voulait qu'on lui coupe la jambe qui lui faisait trop mal et qu'on lui mette des lames, comme Jonnie Peacock (rédi: athlète handisport britannique). Je ne suis pas sûre qu'il plaisantait totalement.»

Dans la famille Fattton, Lauriane et ses deux frères aînés ont beaucoup couru avec leur père. «Il avait toujours l'esprit de compétition et nous faisons souvent des petits concours familiaux. Dans les randonnées en montagne, c'était à qui serait le premier à tel ou tel endroit ou à la cabane. Et nous allions souvent avec lui dans les compétitions. Il y a une dizaine

d'années, il m'a demandé de m'occuper de son ravitaillement lors d'une course de 48 heures en France. Il s'agissait d'une boucle d'un kilomètre.»

Dans la foulée de son père, Lauriane a commencé à faire de la compétition. «J'aimais bien ça et je réussissais de bonnes performances, notamment au Tour du canton. Mon dernier podium a été une deuxième place en junior. Mon papa était très fier de moi. Mais en 2011, je me suis déchiré les ligaments croisés du genou et j'ai dû arrêter la compétition. Au début, c'était difficile, mais j'avais d'autres passions. Et je n'avais pas envie d'aller au-delà de la douleur. Je suis plus raisonnable que mon papa!»

En novembre 2015, Christian Fattton a dû abandonner, après seulement quelques jours, sa tentative de record de la traversée de l'Australie à pied. «Mon frère l'a vu en pleurs, ce qui n'était jamais arrivé. On le sentait fâché contre son corps qui l'avait lâché et l'a plongé dans une profonde dépression.»

Lauriane Fattton vient de lire le livre de son père: «Il y a mis ses peurs, ses angoisses par rapport à l'avenir. Ce livre est le symbole d'une cassure. Et quand il l'a écrit, il n'a pas mis de filtre, il dit tout sur sa souffrance. C'est étonnant, car habituellement, il n'en parle pas trop.»

Christian Fattton, «Courir à perdre la raison», Jacques Flamant Editions, 201

«J'AI BESOIN DE CETTE ADRÉNALINE»

L'étrincelle qui a permis l'écriture de son dernier livre, Christian Fattouh l'a eue après son échec en Australie en novembre 2016. «J'ai vraiment mal digéré cet abandon. J'avais des douleurs très fortes à la jambe. Les médecins ne trouvaient rien. Finalement, il s'est avéré qu'à la suite d'une opération à un genou quand j'avais 20 ans, ils ont dû me couper un bout du péroné, et l'os ne s'est pas refait.»

Il a rédigé une première mouture de son livre en mars 2017. «Suite à une petite opération à l'épaule où l'on m'avait enlevé du matériel, j'ai dû arrêter l'entraînement deux mois. J'en ai profité pour écrire «Courir à perdre la raison». C'est une réflexion sur le principe d'accepter de vieillir. Mon corps commence à siffler de tous les côtés. J'ai mal aux mollets, aux hanches, aux genoux ou sous la plante des pieds.»

Malgré toutes ces douleurs, le coureur de Noiraigue n'entend pas s'arrêter. «J'ai besoin de cette adrénaline, c'est une sorte de drogue. On parle de bigorexie. Je me retrouve assez dans ce terme, sauf que je ne me considère pas comme une personne associée, contrairement à d'autres.»

Chez un psychiatre

La douleur en courant, Christian Fattouh la connaît depuis longtemps. Quand il avait 20 ans, il souffrait déjà à cause d'une malformation des jambes. A 28 ans, il a dû arrêter une première fois la compétition à cause de problèmes de hanche. Mais huit ans plus tard, il se rendait compte qu'il pouvait réaliser de bons résultats, et c'était reparti.

«Les performances, c'est un plaisir, mais je ne cours pas que pour ça. J'aime être dans la nature. Un abandon pour des problèmes de santé est pour moi plus difficile qu'un mauvais résultat. Face à des coureurs souvent beaucoup plus jeunes que moi, il faut que la course soit assez longue et que je la gère plus intelligemment.»

En 2017, les douleurs étaient tellement fortes qu'il avait même mal quand il restait couché.

«J'étais alors prêt à mettre ma jambe sous le train pour qu'on me mette une prothèse. Je suis allé consulter un psychiatre. Se sent-il guéri aujourd'hui? Il prend son temps avant de répondre: «Je me sens mieux désormais... Mais je ne pense pas au suicide, cela laisserait trop de traces dans ma famille.»

Le Vallonnier le reconnaît volontiers, c'est un hyperactif. «Le jour où je ne pourrai plus courir, je devrais trouver autre chose pour ne pas devenir fou. Comme l'écriture.» Depuis longtemps, Christian Fattouh écrit. Pas seulement des livres, mais aussi des poèmes. Comme celui-ci (extrait):

«Grande est ma passion pour une bête féroce/Une carnivore dévorant même les os/Mon temps libre c'est elle qui me l'accapare/Rien ne l'arrête, même pas la pluie aux vents épars. Continuuellement, ce fauve se joue de moi/Et je me fais avoir, sensible à son émoi/Des heures durant elle est là à me mor-diller/Les jambes de préférence, du haut jusqu'aux pieds.»

En juin 2017, Christian Fattouh dans la course Cressier-Chaumont. ARCHIVES DAVID MARCHON



En juin 2017, Christian Fattouh dans la course Cressier-Chaumont. ARCHIVES DAVID MARCHON